NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 Nº 6 1929

Christi Vicarius

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 443 - 459

https://www.nrt.be/es/articulos/christi-vicarius-3301

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Christi Vicarius.

Il est difficile, quand on est catholique, de lire ce qu'écrivent les protestants sur la papauté, sans être frappé, non pas précisément par l'abîme qui sépare deux conceptions, mais par l'impossibilité où le protestant se trouve de *comprendre* la conception catholique.

Même lorsqu'ils s'imaginent n'être plus éloignés de nous que par des nuances, les plus catholicisants d'entre eux — High-Churchmen anglais ou Hochkirchler allemands — énumèrent les « concessions » qu'ils seraient disposés à ratifier, les « réserves » que le souci de la liberté chrétienne leur impose, et discutent la juridiction du Saint-Siège, absolument comme s'il s'agissait de fixer les attributions d'un dictateur respectable, et somme toute assez sympathique (1). La mise en garde contre les abus de pouvoir dans le chef du Pontife, le rappel des conflits historiques entre la papauté et l'épiscopat, entre le Sacerdoce et l'Empire, entre les tribunaux romains et la science séculière, montrent bien que la préoccupation, très sincère d'ailleurs, de ces dissidents, est de balancer harmonieusement la liberté et l'autorité dans l'Église, comme on a balancé le pouvoir de la couronne et celui du peuple dans la Constitution anglaise après les Stuart, comme on a tenté

(1) Cf. p. ex.: *A Call to Reunion*, by VISCOUNT HALIFAX, p. 18, ou : *In Defence of the English Catholic*, by the REV. FRANK WESTON, bishop of Zanzibar, p. 16. Le pape y est appelé « the premier bishop of Christendom » et on pourra effectuer la réunion avec l'Église romaine dès que le Souverain Pontife aura « set up constitutional government at Rome ».

de démocratiser à Weimar la constitution de l'Allemagne impériale.

Aussi, quand il s'agit de juger l'attitude des catholiques, ces mêmes auteurs sont embarrassés. La noblesse d'âme, la fierté religieuse, l'esprit d'entreprise, le zèle missionnaire de l'Église romaine sont aujourd'hui des réalités aussi éclatantes que le soleil (1). On ne peut plus, à moins d'être isolé du monde réel par le brouillard de l'ignorance, juger les « papistes », comme le faisaient jadis Bisschop, Brentz ou même Gerhard; on ne peut plus les représenter comme une sorte de plèbe religieuse manœuvrée par un clergé autoritaire, comme une sorte de troupeau sans dignité, bâtonné par des bergers impérieux. Les contraintes légales ne fonctionnent plus nulle part pour faire observer les prescriptions ecclésiastiques et, dans beaucoup de pays, les textes de lois et les pratiques administratives, loin de favoriser l'exercice du catholicisme, tendent plutôt à le tracasser. L'Église romaine ne vit que par la collaboration très volontaire, par l'adhésion très spontanée, entièrement libre, de tous ses fidèles.

Dès lors, pour un protestant qui refuse de se mettre des écailles sur les yeux, la « dévotion au pape » dans l'Église romaine devient tout à fait paradoxale, inexplicable. Serait-ce par goût de servilisme, par accoutumance séculaire, par une déviation, une perversion du sens chrétien que les catholiques, au moment où toutes les législations civiles les émancipent des contraintes religieuses, s'emploient de gaieté de cœur à reprendre leurs colliers d'esclaves et à se replacer sous le joug? (2) On se souvient encore du solennel fiasco de Doellinger et de ses partisans, quand ils essayèrent de fonder un vieux catholicisme, refusant de reconnaître la suprématie pontificale et chavirant presque aussitôt dans un laïcisme très inférieur. Les fidèles de l'Église romaine se sont

(1) Reconnues d'ailleurs par les protestants intelligents; cf. p. ex. *Religiöse Besinnung*, 1928, Heft 3, p. 228 : *Audienz beim Papst*, von Carl Haeberlin. — (2) Cf. Hase, *Handbuch der protestantischen Polemik*, Buch 1, Kap. 4. Papstum.

détournés, en masse et avec dégoût, de ces tentatives par lesquelles on prétendait les libérer. Est-ce que vraiment pour eux, comme pour les vieux fauves des jardins zoologiques, comme pour les animaux domptés dans les ménageries foraines, la cage et le fouet sont devenus des nécessités indispensables ? Est-ce la liberté qui leur fait peur, comme une porte trop brusquement ouverte, comme une laisse soudainement rompue ? On le répète parfois dans les comptes-rendus des sociétés missionnaires protestantes travaillant dans l'Amérique latine, au Canada ou même dans notre Belgique (1). On assure, non sans ingénuité, que la religion espagnole est un christianisme abâtardi, que les catholiques canadiens sont retardataires, que nos Belges sont domestiqués par un clergé tout puissant et qu'ils ignorent le prix de la liberté. On veut redonner à tous ces papistes le goût de l'indépendance, de l'Évangile pur, supprimant tout intermédiaire entre l'âme et Dieu et remplaçant le prêtre, officiant à l'autel ou absolvant au confessionnal, par un sacristain en redingote, avec ou sans surplis, et par quelques cantiques émouvants.

Cette prédication protestante en pays catholique, répudiée par les sociétés missionnaires les plus décentes, peut évidemment, quand elle est tenace et qu'elle dispose de vastes ressources, causer de réels dégâts. Il serait imprudent de ne pas la surveiller. Mais la qualité même de son succès, le niveau religieux des catholiques qu'elle peut entraîner, nous éclairent sur sa valeur. Le protestant qui passe au catholicisme vient y chercher « quelque chose de plus », il trouve que le protestantisme n'en demande pas assez. Aussi beaucoup de ces convertis s'en vont d'une seule étape jusqu'à la vie sacerdotale ou religieuse. Le catholique qui passe au protestantisme y cherche « quelque chose de moins » ; il estime que le catholicisme en demande trop. Aussi beaucoup de ces convertis s'en vont d'une seule étape, parfois jalonnée de quelques arrêts, jusqu'au laïcisme absolu, à peine différent de la

(1) Cf. même *World Missionary Atlas*, p. 201.

libre-pensée. Quand le protestantisme se vide au bénéfice de l'Église romaine, c'est par en haut; quand l'Église se vide au bénéfice du protestantisme, c'est par en bas. Nous ne voulons pas ici tenir des propos déplaisants ni faire de la polémique odieuse, mais on a le droit de constater, sans blesser personne, que le clergyman ou le pasteur convertis — qu'il s'agisse de Newman jadis ou de Johann Albani hier — accepteront, rechercheront même neuf fois sur dix le célibat ecclésiastique, tandis que le prêtre catholique devenu protestant — neuf fois sur dix — se hâtera de prendre femme.

La propagande protestante dans les milieux catholiques peut donc entraîner avec elle les éléments les plus friables — et nous n'avons pas le droit de considérer ces pertes comme légères — mais le vrai bloc catholique, loin de se montrer séduit par une religion chrétienne sans papauté suprême et incontestable, la considère au contraire comme une religion affreusement mutilée. Très littéralement, le catholique aime le pape, la fonction pontificale, comme la prunelle de l'Église. Et c'est précisément cet attachement passionné, cette dévotion ardente et joyeuse, cet enthousiasme religieux qui, pour le protestant, demeurent des phénomènes inexplicables

Jadis il a essayé de résoudre le problème par des hypothèses bizarres. Une sorte de fascination, une espèce d'ensorcellement diabolique — marque visible de la réprobation — aurait fait perdre la tête aux papistes. Aujourd'hui on n'ose plus recourir au diable pour rendre compte de l'attachement passionné des « Romains » au Saint-Siège; on se contente de faire appel aux jésuites et à l'ultramontanisme (1). Le caractère puéril de cette explication n'a pas besoin d'être démontré. Même si on supposait aux jésuites le pouvoir fabuleux de dicter leurs préférences à toute l'Église, même si on admettait que leur astuce et leur ténacité en font de redoutables

(1) C'est encore l'explication — la seule — fournie par HEILER dans son *Katholizismus*, München, 1923. On dirait qu'en quittant l'Église de leur baptême, ces transfuges deviennent incapables de la juger sainement. De Tertullien à Döllinger ou à Tyrrell, c'est régulièrement la même cécité.

adversaires, il resterait à faire comprendre pourquoi la masse des catholiques, non seulement admet la prérogative pontificale, mais s'en délecte. Une minorité entreprenante et disciplinée peut parfois imposer sa manière de voir ou de faire à une foule confuse et amorphe ; pour la lui faire accepter d'enthousiasme, il faut de toute nécessité qu'elle fasse jouer d'autres ressorts que celui de la contrainte ; il faut qu'elle libère dans l'âme collective un immense désir latent, qu'elle se présente comme la réponse providentielle à un souhait, vague peut-être, mais aussi réel que la soif ou la faim. Encore une fois, pour le catholique la prérogative pontificale apparaît comme une vérité pleine de joie, et la soumission de tous au pape comme une magnifique délivrance. Or les contraintes sont sans joie, et les soumissions imposées du dehors ne sont que des servitudes. Après avoir si abondamment parlé de la méthode d'immanence et de la primauté du subjectif, il serait peut-être intéressant d'en faire l'application au dogme le plus cher des « papistes ». Si ceux-ci sont attachés au Souverain Pontife, c'est évidemment que le Saint-Siège, avec sa juridiction et son infaillibilité, n'est pas pour eux une simple vérité, plantée dans leur esprit comme un échalas dans une terre neutre, mais, au sens propre du mot, un trésor caché, une perle précieuse, qui donne au champ tout entier sa valeur exceptionnelle. Mieux encore, la foi au pape, à la fonction pontificale, n'est pas logée au cœur du catholique ; elle y est enracinée. On ne peut la lui enlever qu'en le saccageant. Tant que le protestant ne comprend pas le pourquoi de cet attachement, il est étranger au problème, *caecus est et manu palpans*.

Lorsque des marins anglais débarquèrent, vers 1820, dans une des petites îles de l'archipel océanien, les indigènes les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie ; mais quand, pour faire du feu, ces Européens s'avisèrent d'attaquer à coups de hache les arbres d'un boqueteau voisin, ce fut à coups de massue que les Canaques les en châtièrent. Ces arbres qui, aux yeux d'un marin anglais, n'étaient que du bois de chauffage ; ces mêmes arbres, pour les indigènes, étaient une demeure divine, l'asile de génies

protecteurs, une sorte de sanctuaire inviolable, qu'il leur fallait défendre jusqu'à la mort. Tant pis pour les botanistes et les ingénieurs forestiers. Faute de se mettre au point de vue de l'indigène, nos Européens ne pouvaient rien comprendre à cette attaque soudaine. Ils l'appelèrent une trahison et se chargèrent, à coups de fusil cette fois, de faire « entendre raison » à ces sauvages. Le protestant peut penser, sans doute, que le catholique voit dans la fonction pontificale une excellence fictive, mais, sous peine d'éterniser le malentendu, il doit d'abord se demander ce que le catholique y voit et pourquoi la suprématie du pape lui semble la pierre angulaire de toute l'Église. C'est là le premier problème, et peut-être le plus malaisé.

Le plus malaisé, disons-nous, non qu'il ait jamais manqué d'écrivains pour le traiter, mais parce que la plupart de ces dissertations sont d'ordre polémique et se rattachent à des controverses très précises et donc très spéciales.

On s'imagine parfois, en contemplant les bibliothèques qui ont été composées sur la question papale, que le problème de l'autorité souveraine dans l'Église a été traité dans toute son ampleur. Depuis la Réforme surtout, depuis ses précurseurs même, n'est-ce pas le fond du sujet qui a été touché, et ne serait-il pas un peu impertinent de soutenir, qu'après tant de théologiens fameux, après tant de discussions exhaustives, on puisse encore renouveler la question? Car c'est bien, pense-t-on, la Papauté elle-même qui fut, au temps de la Réforme et depuis, le grand signe de contradiction. Le sobriquet dont les protestants se servirent pour désigner leurs adversaires : *pontificii, papistae,* ne le démontre-t-il pas?

Quand on y regarde de plus près, cette perspective aux lignes trop simples se modifie. En fait, le Luthéranisme n'a pas débuté par une révolte contre l'autorité pontificale, mais par une altération, une perversion grave, de la notion dogmatique du salut. La révolte n'est venue qu'ensuite, après que Léon X se fut mis en travers de la route. L'autorité pontificale intervenant contre Luther a été immédiatement récusée par celui-ci, mais on restreint

indûment l'erreur protestante en n'y voyant qu'une tentative pour secouer le « joug pontifical », joug qui en 1520 pesait fort peu d'ailleurs sur la Germanie. C'est de biais pour ainsi dire, et *in obliquo*, que la doctrine luthérienne a rencontré sur sa route le pouvoir du Saint-Siège et l'a brutalement bousculé. C'est autour de cette première rencontre que la controverse aussitôt a fait rage et s'est exaspérée : les catholiques affirmant, au nom des privilèges de Pierre, que le réformateur aurait dû se soumettre; celui-ci chicanant sur l'interprétation des textes et persistant à se plaindre d'un abus de pouvoir. Aujourd'hui encore le « *Tu es Petrus* » demeure le point cardinal, le gond de tous nos traités *De Romano Pontifice*, et, quand on veut justifier la suprématie pontificale, on invoque avec persistance et presque exclusivement la nécessité juridique de la cohésion dans l'Église, l'impossibilité de clore les controverses en dehors de l'intervention définitive d'un arbitre suprême, les textes formels de l'Écriture, le « *Confirma fratres tuos* », le « *Pasce oves meas* », devenus des lieux communs de la controverse depuis plus de quatre cents ans (1).

Cette insistance à mettre en lumière et en valeur l'aspect juridique du pouvoir pontifical a fait perdre de vue son aspect strictement dogmatique. A lire même nos traités les plus complets, tout se passe comme si la fonction pontificale était avant tout une fonction de police sociale; comme si le pouvoir du pape, absolu et suprême, n'avait d'autre raison intrinsèque, en dehors de la volonté du Christ, que la nécessité de faire « tenir ensemble » les disciples du Rédempteur. On montre, avec infiniment de raison d'ailleurs, que l'absence de cette autorité souveraine expose et conduit les églises protestantes à l'émiettement. Il faut un pape dans l'Église comme il faut un conducteur à l'attelage, un pasteur au troupeau, un chef à l'armée, un pilote dans la barque. Et la

(1) Si bien qu'Harnack a pu écrire de bonne foi que l'Église romaine était une « institution juridique ». Pour appuyer les « prétentions pontificales » on a même invoqué dans la controverse avec les anglicans le fait du « commandement unique pendant la guerre de 1914-1918 » (Cf. HALIFAX, *op. cit.*, p. 18).

soumission au pape est représentée comme un sacrifice que chacun doit consentir, par raison disciplinaire, pour le bien de l'ensemble, ce bien suprême qu'est l'unité. *Unitatis curam habe, quâ nihil melius* (1). Parfois même, nos auteurs catholiques se sont contentés de transporter dans leurs dissertations sur le Souverain Pontife les arguments de philosophie politique et sociale des partisans de la monarchie civile, et ils ont établi le pouvoir du pape sur les raisonnements qui soutiennent les conclusions des théoriciens de l'absolutisme. Quand ils répondent aux objections, c'est encore de la même philosophie qu'ils s'inspirent. On leur dit — et Frank Weston, tout comme le Bishop Gore le répétaient il y a quelques années — qu'un Parlement ecclésiastique, une sorte de Concile permanent, électif, pourrait, lui aussi, assurer l'unité de doctrine et de discipline dans l'Église, comme on assure l'unité sociale dans la plupart des pays civilisés, depuis la chute des pouvoirs absolus. Ils répondent, en reprenant les griefs que les monarchistes purs ont de tout temps dressés contre le régime parlementaire : un Concile est lent à se réunir, il est souvent divisé, en proie à des factions, alors qu'il faut une décision prompte et des réponses nettes. C'est en philosophes qu'ils argumentent plus qu'en théologiens; en politique plus qu'en dogmatique, comme si le pape dans l'Église était une « nécessité à laquelle il faut se soumettre » sous peine de risquer des catastrophes.

Il semble évidemment que pareille vue, quoique exacte, est cependant incomplète. On ne peut pas, tant qu'on s'en tient à cette doctrine des éléments, rendre compte de la *joie* qu'éprouve le catholique à défendre les prérogatives pontificales. Quand on a prouvé que la suprématie du pape est une nécessité, on m'a bien montré que je dois m'y résigner, comme on se résigne aux impôts, aux remèdes ou à la pluie; on ne m'a pas rendu cette nécessité savoureuse, on n'y a rien mis d'exaltant. J'obéirai au pape comme je jeûne pendant le Carême, parce que c'est la consigne. Kant

(1) Ignace d'Antioche, *ad Polycarpum*, 1, 2.

seul a pu dire que l'acte parfait était « l'amour de la loi » et que la loi était aimable par elle-même. Plus personne aujourd'hui ne contresignera ces formules stoïciennes. Il doit y avoir dans le « mystère du pape » quelque chose de plus qu'une simple nécessité sociale de cohésion, quelque chose d'autre que « le sacrifice de chacun aux mains d'un seul pour le bonheur de tous ». Ne pouvons-nous pas préciser la nature de cet élément dogmatique, qui, rattachant la fonction pontificale à la vie chrétienne tout entière, lui donne son véritable sens et la rend intelligible et infiniment douce aux âmes des catholiques? Voyons la chose de plus près.

Parmi les luthériens de la Hochkirche allemande un mouvement s'est dessiné depuis une dizaine d'années, tendant à représenter le réformateur non pas comme un ennemi juré du pape et de l'épiscopat hiérarchique, mais plutôt comme un partisan mal compris et mal soutenu de l'un et de l'autre (1). Le fâcheux conflit entre Luther et Léon X, et le geste violent du moine rebelle, brûlant sous le porche de l'église de Wittemberg la bulle pontificale, on nous les décrit comme des incidents pénibles, suite d'un malentendu dramatique et plus du tout comme la proclamation d'un ordre nouveau, faisant table rase de l'autorité dans l'Église. Malgré les bonnes intentions évidentes de ces théoriciens de la Hochkirche, il est cependant impossible de les suivre dans leurs conclusions. La dogmatique protestante, telle que Luther la propose dès le début, devait fatalement rendre inintelligible la doctrine catholique de la papauté. Ne voir dans le heurt tragique du moine et du pontife qu'une brouille maladroite, c'est s'aveugler sur l'opposition irréductible des doctrines. La fonction pontificale n'est pas seulement dans l'Église une fonction de police suprême, qui serait sanctionnée

(1) Nous avons exposé l'histoire de ce mouvement dans un ouvrage spécial : *La Robe sans couture*. Louvain. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur. Depuis lors la Hochkirche a été continuée, en partie, après bien des secousses, par la revue *Una Sancta*, devenue : *Religiöse Besinnung*.

par une parole divine, et les pouvoirs immenses dont le pape est investi ne sont pas seulement des armes, qui lui permettent de faire régner l'ordre dans la Jérusalem terrestre. Cette fonction et ces pouvoirs ont des raisons d'être plus profondes : et c'est jusqu'au dogme qu'il faut creuser pour trouver toutes leurs racines. Ces racines, la conception luthérienne du christianisme les coupait toutes. Normalement, dans la controverse protestante, la question du pouvoir du pape, au lieu d'être jetée à l'avant-plan, aurait dû être traitée en dernier lieu. On aurait vu alors — ce que la poussière du combat a presque toujours empêché d'apercevoir — que les restrictions initiales de la doctrine protestante commandaient logiquement ces ultimes dénégations et qu'il n'y avait plus de place pour le pouvoir du pape dans la vie d'un protestant, parce que son christianisme avait été réduit indûment au seul problème du pardon — problème résolu d'ailleurs sommairement par la foi en la promesse du Christ.

C'est ce qu'il nous reste à montrer. Le parallèle des deux doctrines, dégagé des controverses scripturaires et de la philologie querelleuse, suffira peut-être à faire voir comment le souverain pontificat est évacué chez les Luthériens, et quel mystère d'amour exultant il signifie pour le catholique.

Luther, sur ce point, n'a pas dissimulé sa pensée, et, comme on dit, n'a pas mâché longtemps ses mots. La religion pour lui, c'est la promesse du salut, le pardon des péchés. Le Christ n'est qu'un Sauveur. Entre lui et nous, il n'y a qu'un seul lien : la promesse efficace de la régénération, promesse qui devient opérante par la foi du pécheur qui s'y confie. Les hommes peuvent bien stimuler cette confiance, comme un médecin peut stimuler les énergies d'un organisme; mais aucune autorité n'a plus le droit d'intervenir, puisqu'aucun commandement n'est capable de faire naître la confiance spontanée. Le médecin n'a pas juridiction sur la maladie; celle-ci ne se rendant pas sur des sommations.

De plus — et Luther ici encore est très explicite — tout ce qui nous reste du Christ, c'est le témoignage écrit de sa promesse, tel qu'il est consigné dans la Bible. Il n'y a pas d'autre parole du Christ,

pas d'autre commandement, pas d'autre miséricorde à attendre, que ce message de pardon divin, apporté aux hommes par le Fils de Dieu, et consigné aux pages du livre saint.

Dès lors l'Église ne peut plus être un corps mystique, elle n'est plus qu'une réunion, et, malgré le caractère séculier du vocable, un club. Ce ne sont pas les fidèles qui existent par elle ; c'est elle qui ne possède rien d'autre que ce que les fidèles lui apportent, comme ces hôtelleries espagnoles où on ne trouve à manger que ses propres provisions.

Il est facile de comprendre le dégoût que cette religion appauvrie inspirait aux catholiques ardents et réalistes du XVIe siècle. Remplacer la croissance mystique du Christ dans les âmes et dans l'Église par « du papier » ; ne voir en lui qu'un guérisseur et non un constructeur, un médecin et non pas un seigneur ; borner la joie chrétienne à la satisfaction de se croire pardonné au lieu de l'étendre jusqu'à cette ivresse qui nous saisit à la pensée d'un monde tout entier divinisé ; restreindre l'élan de la piété en lui interdisant toutes les œuvres de surcroît, au lieu de laisser l'amour franchir les barrières des obligations communes et se donner lui-même sa loi généreuse ; toutes ces mutilations se résumaient pour eux en une seule grande erreur, principe de perversions sans nombre.

Le Christ n'était plus que le réparateur que l'on remercie pour une tâche achevée, il n'était pas le Roi mystérieux que l'on suit jusqu'au bout dans l'entreprise énorme, obscure et magnifique, dont seul il possède le secret.

Le protestantisme naissait sans avenir, tout entier tourné vers le passé, n'apportant d'autre consigne que de supprimer dans le monde toutes ces manifestations bizarres et touchantes de la vie chrétienne mêlée à la vie humaine, et qu'il allait brutalement condamner comme « vaines observances ». Au moment où l'apostolat missionnaire catholique saisissait le monde nouveau par ses deux cornes : les Indes de l'orient et celles de l'occident ; au moment où les « papistes » entendaient sonner dans leur âme l'appel du Christ éternel envoyant ses fidèles enseigner toutes les

nations, les Facultés protestantes déclaraient froidement que cet ordre divin était au passé, qu'il ne concernait que les apôtres, que toutes les nations avaient donc déjà entendu l'Évangile, que les païens pouvaient rester païens et que les fidèles n'avaient qu'une seule tâche religieuse sur la terre : déguster en silence, chacun pour soi, la douceur de se croire pardonnés.

C'est jusque-là qu'il faut aller, bien en dessous des controverses scripturaires, pour saisir le pourquoi de l'aversion profonde que l'idéal protestant inspire à tout cœur vraiment catholique. L'Église est le fruit d'une pensée d'amour, la papauté est l'expression d'un immense bienfait, l'œuvre divine est toujours au présent et le Christ, comme le disait l'auteur anonyme de l'épître à Diognète : *semper recens in sanctorum cordibus nascitur*. Le protestant réduisait l'Église à une société de gens bien pensants ; la papauté à une prééminence illusoire, l'œuvre divine à un pardon promis jadis, et le Christ à un'médecin rentré chez lui et ayant laissé sur la table un remède emballé dans du papier.

A quoi donc se rattache pour le catholique la fonction pontificale, et pourquoi le *Servus Servorum* est-il le *Vicarius Christi?*

On ne répond pas pleinement à cette question quand on invoque seulement l'institution du Christ et le *Tu es Petrus*. En effet un ordre, même divin, n'est jamais la raison dernière de rien. Les ordres sont raisonnables ; ils expriment ce que nos volontés doivent devenir pour être conformes aux choses que Dieu a disposées. La raison dernière du précepte n'est pas le précepte mais l'harmonie. Il faut donc, plus loin que le commandement, découvrir ce qui l'empêche d'être une simple consigne arbitraire ; il faut le montrer « plein de grâce et de vérité », expression du vouloir profond et inarticulé des natures elles-mêmes.

Essayons de le faire et de retrouver quelques-unes au moins des racines secrètes, qui unissent la fonction pontificale au conseil premier de la rédemption. N'y aurait-il pas là un de ces « mystères de clameur », dont parle saint Ignace d'Antioche, et qui « se sont

accomplis dans le silence de Dieu »? Avant de prouver au protestant que la suprématie pontificale est une nécessité imposée par le commandement du Christ, ou par la structure de l'Église, ne serait-il pas bon de lui montrer à quelle pensée d'amour immense elle correspond, et de quelle tige de charité divine elle est la fleur? Ne pourrions-nous pas, laissant de côté la polémique, frayer la route à la vérité par ce magnifique « argument de convenance », aujourd'hui trop dédaigné dans notre théologie batailleuse, et tâcher, suivant le mot de Jacques Rivière, d'induire le protestant « en tentation de croire »? Il n'y a d'ailleurs rien à inventer. Il suffit, comme le faisait Ruth derrière les moissonneurs de Booz, de glaner et de réunir en bouquet quelques épis. Cette gerbe de vérités élémentaires suffira peut-être à faire voir pourquoi le catholique appelle avec délice le pape *Vicarius Christi,* et pourquoi tout ce qui diminue les prérogatives du chef, lui apparaît, à lui le fidèle, comme un appauvrissement, bien plus, comme une désolation. Restreindre la suprématie pontificale, pour un catholique c'est éloigner le Christ; la renier, c'est refuser la grâce. Pourquoi?

Un véritable amour va toujours jusqu'au bout de sa puissance. Quand il s'arrête avant ce terme ultime, par lassitude ou par distraction, c'est qu'il était mêlé de calcul et d'intérêt et qu'il cachait, comme les fruits qui tombent avant la saison, quelque ver parasite dans son sein. Il a démenti le mot du Cantique et ne s'est *pas trouvé de taille devant la mort (1). Le chrétien ne doute pas* que le Christ aujourd'hui, après dix-neuf siècles, n'aime les siens, son Église militante, du même amour, plein de fraîcheur, de tendresse et de vigilance, dont il aima jadis ses contemporains. Il ne croira jamais que la rouille ou la teigne ou les voleurs aient pu sournoisement altérer la charité sans bornes du Rédempteur de tous les hommes. Dès lors, il faut bien, puisque l'amour de Dieu se juge par son terme — *ratione termini* — il faut bien que nous soyons, nous, les brebis du XXe siècle, aussi abondamment pour-

(1) Fortis ut mors dilectio. *Cant. Cant.*, 8, 6.

vus des largesses du Pasteur que les vagues Galiléens, et les Samaritains anonymes dont les yeux jadis l'ont contemplé. Si le temps qui passe allonge entre lui et nous les distances, son amour est infirme et succombe, tout comme le nôtre, à l'irrésistible affouillement des siècles. Si nous ne sommes pas son « prochain », tout comme Jeanne et Marie et Salomé et Suzanne, si nous sommes, nous, son « lointain », c'est que le Christ est devenu vieillard et que nous pouvons interroger l'horizon pour y chercher l'étoile d'un nouveau Sauveur. Il est remarquable d'ailleurs que c'est précisément à cette conclusion qu'aboutissent, comme malgré eux, les protestants libéraux qui ont rejeté le « papisme ». Impossible de justifier désormais la prétention absolue, le caractère unique et définitif du christianisme et de son « fondateur », car entre le fondateur archaïque et nos besoins présents la corde s'est démesurément allongée, et nous serions autorisés à marquer un relai.

Si le Christ est le roi immortel des siècles, c'est qu'aujourd'hui encore, et jusqu'au bout, il est notre contemporain à tous. Son amour doit donc m'atteindre aussi directement qu'il touchait ses disciples au temps du tétrarque et pendant les années de Tibère. *Quomodo possunt haec fieri?* Comment ceci peut-il se faire? questionnent les maîtres d'Israël.

Jadis, quand il vivait avec les siens, dans son corps mortel et visible, il leur donnait des ordres. Ses disciples n'avaient pas besoin de s'interroger longuement ni de se livrer à des analyses psychologiques pour savoir ce qu'il leur voulait. Il disait : Laissez venir à moi les enfants ; passez le lac ; mettez-vous en route sans souliers ni bagages ; apportez-moi ces pains ; laissez les morts enterrer leurs morts ; veillez et priez ; remplissez d'eau ces cruches, et par-dessus tout : suivez-moi ; ne craignez rien. Recevoir les ordres de celui qui est la Bonté et la Vérité incarnées ; entendre tomber sur soi le commandement de celui qui a fait le ciel et la terre, peut-on croire que ce soit une sorte d'humiliation dont notre indépendance ait à s'accommoder et comme une rançon que l'on paie chichement

et à contre-cœur pour éviter des punitions ou des supplices? N'est-il pas évident à toute âme chrétienne que l'ordre tombé des lèvres du Christ était un magnifique bienfait? J'ai un jour questionné un protestant, lui demandant ce qu'il ferait, si on lui disait, preuves à l'appui, que le Christ, revenu visiblement parmi nous, donnait quelque part en Palestine, dans une petite « maison » comme autrefois, des ordres sans réplique à tous ceux qui parviennent à l'approcher et renouvellent la question unique : *Domine, quid me vis facere?* Sans hésiter, ce protestant me répondit : « Pour recevoir un ordre de mon Sauveur et connaître ce qu'il veut de moi, je ferais le voyage de Palestine sur mes deux genoux. » Si le Christ a aimé ses contemporains jusqu'à leur donner des ordres, et si son amour n'est pas affaibli au cours des siècles, il faut bien qu'aujourd'hui moi, son disciple, je puisse jouir du même bienfait; il faut que je puisse non pas m'interroger et faire de l'introspection psychologique, mais entendre de mes oreilles un ordre émanant directement de lui. Le protestant m'assure que c'est impossible; que le Christ est « parti » laissant sur la table un livre plein de souvenirs et que, depuis l'Ascension, personne n'est plus ici-bas son porte-voix, que personne ne peut plus me parler avec son autorité et en son nom. Si c'était vrai, ce serait un grand malheur et on ne voit pas comment il y aurait moyen de se réjouir de cette absence à la manière d'une « libération ». Le catholique, sachant de quelle vigueur est l'étreinte divine et que les siècles ne la peuvent pas relâcher, affirme tranquillement, avec l'Esprit Saint, que le Christ ne nous aime pas moins que ses Galiléens de jadis et qu'aujourd'hui nous recevons encore, en plein dans nos oreilles, ses ordres péremptoires. Le Vicarius Christi, exerçant son autorité souveraine et déployant toute l'étendue de son pouvoir disciplinaire, ce n'est pas un homme s'imposant aux autres par le prestige de la science ou de la vertu, ni par droit d'élection ou de compromis, c'est le Christ mystique, invisible, qui se fait voir et entendre *usque ad ultimum terrae*, et qui garde, comme un don sans prix accordé à ses fidèles, le commandement qui leur permet de lui obéir.

Ce qu'il a fait dans leur puissance de désir, le Christ l'a opéré jadis aussi dans l'esprit de ses contemporains : il les nettoyait de l'erreur comme il les guérissait des tâtonnements ; il leur versait la lumière comme il avait intimé ses préceptes. Quand les apôtres ne comprenaient pas le sens profond des paraboles et le questionnaient, il ne les renvoyait pas à un livre, fût-il grand ouvert, il ne leur disait pas de recourir à des analyses psychologiques ; mais souverainement, sans réplique, coupant court à toute controverse ultérieure, il faisait tomber sur leurs ignorances et leurs disputes des paroles de vie éternelle. Les anglicans ont organisé des pèlerinages à Jérusalem vers le Sépulcre vide, mais n'est-il pas évident que pour « entendre » de leurs oreilles les paroles du Seigneur, si elles retentissaient encore dans quelque coin du monde, des milliers d'entre eux quitteraient leurs pays et leurs familles et paieraient de toute leur fortune la grâce d'une minute de conversation avec Lui. Mais la doctrine protestante, dure comme une marâtre, s'oppose à cet espoir. Pour elle le Christ n'a plus aucune parole actuelle à faire entendre à mes oreilles. Si on osait employer le langage prosaïque des affaires, on dirait que le bureau est fermé, et que la porte est close, le Maître étant absent jusqu'à la fin du monde et n'ayant laissé qu'un livre de souvenirs sur la table. Dans ces feuillets, comme une fleur dans un herbier, il ne reste plus rien que des documents, décolorés et archaïques. L'Église catholique, connaissant mieux les ressources de l'amour fidèle et retrouvant à l'accent de sa voix l'unique bon pasteur, l'Église catholique assure paisiblement à tous ceux qui cherchent les paroles de salut, qu'ils peuvent encore aujourd'hui les entendre de leurs deux oreilles et que ni la mort ni le nuage de l'Ascension n'ont rendu le Christ muet. Son Vicaire, revêtu de sa prérogative infaillible, parlera en son nom. Comment peut-on se révolter contre ce « privilège » ? Comment peut-on, au nom de la liberté et de l'indépendance des fidèles, exiger qu'à tout jamais le Christ se soit condamné au silence ?

La fierté du catholique, qui obéit, qui croit, qui fait crédit au

pape et qui, de tout son cœur, collabore avec lui, comme le troupeau docile avec le pasteur, elle est inintelligible pour le protestant, parce que, dans sa religion mutilée, appauvrie, « faite de main d'homme », le mystère de l'amour visible et éternel du Christ a été saccagé. Le jour où le protestant comprendrait cet amour, au lieu d'injurier les papistes et de déclarer la guerre aux « pontificii », il ne pourrait plus formuler qu'une seule objection contre la suprématie romaine, objection qui serait moins une négation hostile qu'un souhait retourné; il ne pourrait plus dire qu'une seule chose: « c'est trop beau pour être vrai », et il lui suffirait de méditer sur la bonté divine, dont la magnificence dépasse non seulement nos mérites mais jusqu'à nos désirs — *excedis et vota* — pour accepter à genoux, avec tous les bienfaits du Christ celui qui les couronne et les tient tous ensemble : le mystère admirable et exaltant du *Vicarius Christi in terris*.

Pierre CHARLES, S. I.